

Nerval philosophe ?

Chair: Laurent Dubreuil, Cornell University

Nous prenons ici prétexte du bicentenaire de la naissance de Nerval afin de proposer une relecture à nouveaux frais des enjeux philosophiques de l'œuvre, essentiellement de *Sylvie* et d'*Aurélia*. Grâce en particulier aux études de Claude Pichois (la référence s'impose pour un colloque se déroulant à Vanderbilt), Nerval a été rendu à l'ambition réflexive et épistémique qui était la sienne. Après tout, le *je* de *Sylvie* est présenté par son amie comme un *savant*, et l'ironie alors déployée n'empêche pas que l'écriture du rêve, que la sortie hors raison constituent des étapes dans la constitution effective d'une *pensée*. Le mélancolique est également érudit.

Cependant, la reconstruction d'une « culture » ne résout pas seule la signification de la quête nervalienne. Car le texte littéraire ne se contente pas de *renvoyer* à des continents de savoir, à des architectures conceptuelles. Plutôt, et surtout, il *répond* à des discours et des expériences intellectives. La narration poétique de *Sylvie* et *Aurélia* est une *mise en œuvre* de la philosophie, une sorte de « relève » improbable où se réagencent contradictoirement les images, les idées, les états de textes canoniques, ceux de Platon, Descartes ou Rousseau. Dans ce panel, nous souhaitons donc nous pencher sur la critique de la philosophie par la littérature, et singulièrement sur la métamorphose du concept telle que Nerval la pratique.

La communication de Michael Reyes lit *Aurélia* à la façon d'un traité néo-platonicien. En s'interrogeant sur le statut de l'âme et les échos entre le *Phèdre*, la *République* et le récit de Nerval, l'exposé vise à remettre en cause l'écart entre écritures littéraire et philosophique. Léo Tertrain explore *Aurélia* sous *l'optique* de la *lumière*. Loin d'être un simple thème, la lumière, dans le récit, est le véritable emblème de l'effort nervalien pour une réhabilitation de la part obscure de tout *Enlightenment*. Laurent Dubreuil voit dans la description du Temple de la Philosophie (*Sylvie*, chapitre IX) un programme théorique. Nerval y expose la ruine du discours philosophique par son en-deçà non verbal (la nature naturante, pour reprendre le terme de Spinoza) et son au-delà textuel – à savoir une littérature pensant depuis la faille et l'interstice des citadelles de la connaissance.

Laurent Dubreuil
Cornell University

Sylvie et la ruine de la philosophie

Cet exposé prend appui sur la description du Temple de la Philosophie que délivre le neuvième chapitre de *Sylvie*. Avant la rédaction de ce récit, Nerval a plusieurs fois évoqué le parc d'Ermenonville dans ses textes, mais avec *Sylvie*, le temple prend une importance nouvelle, et décisive. Je propose de lire cette *ekphrasis* comme un programme théorique, où Nerval annonce la défection de la grande architecture de pensée constituée par la philosophie – et le prolongement de la recherche conceptuelle dans l'inachèvement de la littérature.

La rhétorique architecturale est en effet l'un des *topoi* des discours philosophiques de fondation. On la trouve autant dans *l'Éthique à Nicomaque*, le *Discours de la méthode* que dans le trope de la *déconstruction*. Ici, Nerval qui insiste sur la figure de Rousseau – dernier philosophe à avoir son nom gravé sur l'une des colonnes du temple et « dédicataire » du parc – a précisément recours aux phrases mêmes de Jean-Jacques, qui commence son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* par le temple de Delphes et la nécessité d'établir la connaissance sur une « inébranlable base ». Dans le même temps, la

Nerval philosophe ?

déploration sur la dissolution du philosophique emprunte à la poésie de Villon et aux chansons populaires. La poétique de Nerval accompagne ainsi une altération de la philosophie par amour pour son devenir littéraire.

Ce double fonctionnement, à même l'écriture et sa pensée, permettra de revenir plus généralement sur la nature de la *réponse* littéraire au concept, et la constitution de la philosophie comme *discours*.

Léo Tertrain
Cornell University

Aurélia, ou le spectre obscur de la raison

Faire la lumière sur *Aurélia*. Le texte luit, est traversé d'éclat, de lueurs changeantes, dont les faisceaux alternent entre divergence et convergence. Gérard, qui « ne faisait que [se] promener dans l'empire des ombres »¹, achève sa déambulation sous une vieille lanterne. Entre phosphorescence et hypogée, incandescence et ombromanie, le texte d'*Aurélia* expose la lumière dans tout son spectre.

Au sein des traditions philosophiques et théologiques considérées par Nerval, la lumière a contribué de façon centrale à l'élaboration du règne de la raison, et de son assimilation au divin. De la « lux divinae » à « l'Aufklärung » en passant par la « lumen rationis », une affinité directe et originelle s'est construite entre le champ intelligible, les monothéismes, et la notion de lumière.

Si, pour une certaine position intellectuelle, la lumière constitue donc le symbole du Dieu Un, de l'idéalisme et de la métaphysique de la présence, *Aurélia* nous semble ruiner la possibilité d'une présence à soi, et son corrélat, le principe de non-contradiction interne, perpétuellement mis à mal par des phrases comme : « Mais quel était donc cet Esprit qui était moi et en dehors de moi ? »². La pensée de Nerval est un clair-obscur ; elle ne se retire pas devant l'aporie, elle y séjourne, comme « sur une côte éclairée de ce jour sans soleil »³.

Dès lors, portée sur un discours ésotérique et mythique, la lumière menace directement la position et l'intégrité de la philosophie. Dans *Aurélia*, le dépassement de la raison se produit au travers de variations dans l'éclaircissement, en particulier celles qui se produisent aux chapitres trois et six de la première partie, quatre et six de la seconde. Ainsi est-ce en termes de luminosité que Nerval décrit « les migrations des âmes »⁴ par laquelle les individus se multiplient « en mille aspects fugitifs »⁵ alors que « (l)es contours de leurs figures vari(ent) comme la flamme d'une lampe »⁶. Ce passage sur la métempsycose méritera une attention particulière au cours de l'exposé ; il forme l'un des exemples privilégiés du rapport entre vacillement du sens et changements de lumière dans *Aurélia*.

¹ Gérard de Nerval, *Œuvres*, textes établis, avec un sommaire biographique, une étude sur Gérard de Nerval, des notices, des notes, un choix de variantes et une bibliographie, par Henri Lemaître, Paris, Garnier, 1958, p. 810

² Gérard de Nerval, *op. cit.*, p. 782

³ *Ibidem*, p. 765

⁴ *Ibid.*, p. 806

⁵ *Ibid.*, p. 767

⁶ *Ibid.*, p. 772

Nerval philosophe ?

Michael Reyes
Cornell University

Du mythe au rêve. Vers une épistémologie nervalienne de l'âme

Cet exposé se concentre sur la réponse théorique qu'apporte le texte de Gérard de Nerval aux thèses développées par Platon sur le statut de l'âme. Nous travaillerons sur un corpus parallèle, d'une part les mythes eschatologiques de *La République*, du *Gorgias* et du *Phèdre* ; et *Aurélia* de l'autre. Ce dernier texte nous permet de considérer la composition de l'âme à son niveau « moléculaire ». En passant du chariot platonicien à la chimie nervalienne, la métaphore de la molécule révèle à la fois une structure dotée des possibilités de combinaisons et désintégrations multiples – la molécule étant elle-même construite à partir d'atomes – et un être sensible aux effets de la possession.

Ainsi, Nerval propose bel et bien une réponse à la philosophie de Platon. Et cette réponse comprend une critique seconde. Pour élucider sa conception du statut de l'âme, Nerval s'attaque au fonctionnement du mythe platonicien. Le mythe, dès lors, n'est plus le gardien des connaissances psychico-eschatologiques. Il est doublement déplacé : à la fois par une technologie onirique et par une conception autre du lien entre les âmes rêveuses et les âmes désincorporées. Cette modification se signale dès les premiers mots du texte. “ Le rêve est une seconde vie. [...] Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort. [...] Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ses apparitions bizarres ; le monde des Esprits s'ouvre pour nous ”⁷.

Plus loin notre travail reviendra donc sur la forme de pensée dont se dote le texte. Une interrogation sur cette écriture nous permettra de constater que le gouffre censé séparer l'expression littéraire de l'expression philosophique se semble, sinon comble, du moins fort incertain dans *Aurélia*. Nous montrerons qu'il en est de même pour un certain nombre d'oppositions non contradictoires résidant dans le texte—vision/illusion, vécu/rêvé, réflexion/action—qui déstabilisent davantage les efforts au classement. Dans cette perspective, notre lecture ouvre la possibilité de quitter le système rassurant platonicien pour des contrées inquiétées par une eschatologie moins moralisante.

⁷ Gérard de Nerval, *Aurélia* in *Oeuvres*, vol. I, Paris, Paris, Gallimard, 1960, p. 359.